

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1970)
Heft: 125-127: L'état de la question : essai sur le capitalisme suisse

Artikel: Essai sur l'accumulation du capital en Suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1028048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

II ESSAI SUR L'ACCUMULATION DU CAPITAL EN SUISSE

A Le miracle suisse précapitaliste

Le trésor des cantons suisses n'a pas été fait que de rapines guerrières, ramassées au temps où les fantassins helvétiques étaient «correcteurs des rois». Il n'a pas été constitué seulement par les pensions que les cours européennes versaient aux recruteurs de mercenaires. La richesse ne provenait pas uniquement de l'exploitation des baillages. Le commerce à travers les Alpes et le Gothard, maintenu ouvert même pendant la mauvaise saison, ne fut pas seul source d'enrichissement.

Il y a eu un « miracle » suisse avant l'ère industrielle. En comparaison européenne, le pays était riche. Aisance toute relative; certes Davel, sur l'échafaud, s'adressant à ses compatriotes tient à rappeler combien nombreux ils vivent dans les privations, combien se ruinent dans des chicanes procédurières et des procès; mais on sait aussi que quelque quinze ans plus tôt, au-delà du Jura frontalier, la région de l'Ain avait connu, sous l'effet de la famine, une mortalité comparable à celle des camps de concentration lors de la dernière guerre. Rien de semblable en deçà du Jura !

Cette aisance suisse, presque tous les voyageurs en témoignent, sous l'Ancien Régime. Elle se reflète d'ailleurs dans l'architecture, même paysanne, et dans l'urbanisme. « Ils font leurs rues plus larges et ouvertes que les nôtres, note Montaigne, les places plus amples, et tant de fenêtrages richement vitrés partout ».

Déjà, autre signe, Genève et Bâle sont des places

bancaires importantes, même si elles prennent rang assez loin derrière Amsterdam ou Londres. L'industrie non manufacturière, non machiniste est extrêmement développée. La Suisse était au XVIII^e siècle le pays le plus industrialisé du monde, estime Rappard (op. cité).

Le capitalisme moderne, industriel et bancaire, s'est donc constitué sur d'importantes réserves nationales latentes.

Mœurs

On pourrait se contenter du fait : il y avait un terreau précapitaliste. En réalité, il faut chercher au-delà de cette constatation.

Comment, pour choisir une comparaison, expliquons-nous aujourd'hui le « miracle » japonais ? On peut énumérer les causes économiques; mais dans le processus du travail productif se révèlent un certain nombre de qualités spécifiques. Elles peuvent tenir à l'histoire, à la géographie, à la religion dominante, etc.

N'y a-t-il pas eu dans la Suisse de l'Ancien Régime, accumulant des réserves, des traits spécifiques, capables d'expliquer cet incroyable record contemporain : la Suisse, première du monde, pour les capitaux placés ou investis à l'étranger.

Traits

L'accumulation du capital s'obtient grâce au travail ou au surtravail. Or, et c'est le premier trait que nous retiendrons, la Suisse semble s'être distinguée par une capacité particulière d'investir en efforts humains.

Certes, partout, à cette époque, les hommes étaient à la peine.

Mais l'étroitesse des cantons, leur cloisonnement a poussé à investir, à la chinoise, en travaux d'irrigation, en bisses, en aménagement de pâturages. Tous les voyageurs parcourant les Alpes (et ne se contentant pas, comme d'Alembert et M^{me} de Staël de

crétiniser sur le Valais, à distance) ont décrit non pas seulement les abîmes et les précipices, mais le mélange de la nature sauvage et de la « nature domestiquée ». On retrouve aujourd'hui encore les traces de cette minutie d'économie alpestre. Il est des étrangers qui prennent des prés d'altitude fauchés ras et si soignés pour des terrains de golf !

La richesse de certains costumes, la décoration des maisons, des poêles, prouvent l'importance et la diversité de ces investissements humains d'Ancien Régime.

A l'aide de cette main-d'œuvre bon marché a pu se créer une industrie artisanale, reposant sur le travail de la famille patriarcale. « Nous avons un exemple tout près de nous dans l'industrie rustique et patriarcale d'une famille de paysans qui produit pour ses propres besoins bétail, blé, toile, lin, vêtements, etc. » (Marx, « Le Capital »); ou bien chaque famille produit un travail partiel « Les travaux partiels peuvent même être exécutés comme métiers indépendants les uns des autres; il en est ainsi dans les cantons de Waadt et de Neufchâtel » (Ibidem, traduction J. Roy), Marx remarque avec raison à ce propos que, quand la fabrication est disséminée, le capitaliste économise les frais d'atelier.

Ces fabrications artisanales considérables permettaient soit aux marchands (textile), soit aux fabricants (horlogerie), soit aux corporations de se réserver exclusivement le bénéfice de la commercialisation. Voyez, notamment Zürich sous l'Ancien Régime. Ainsi furent édifiées d'importantes fortunes. Ce rapport : large dissémination du travail et concentration de la vente de produits mérite une attention particulière.

Le machinisme ne modifia qu'en partie ces conditions; certes l'extension des pâturages créa, chez nous, comme ailleurs en Europe, un prolétariat agricole. Certes on abusa comme ailleurs de la main-d'œuvre infantine, mais la transplantation urbaine fut réduite; il n'y eut pas de Manchester suisse. Le

travail à l'usine ne fit que reproduire les conditions terribles d'exploitation au sein de la famille. Voir, chez Rappard toujours, la description du Rastgeben (où les enfants étaient salariés de leurs parents et devaient gagner par leur travail leur subsistance). En bref, on observe une exploitation du travail extrêmement poussée que dissimule le maintien des habitudes campagnardes et la décentralisation des industries. Même en comparaison européenne les salaires nominaux sont très bas, à coût de vie à peu près égal. Une extrême sobriété, forcée, est de rigueur. Villermé, qui sait de quoi il parle, en témoigne.

Religion

Un autre trait fondamental est l'importance de l'encadrement religieux. On a beaucoup discuté pour savoir si le protestantisme avait facilité l'essor de la bourgeoisie bancaire et commerçante en autorisant le prêt à intérêts; on a commenté la différence de niveau de vie entre cantons protestants et cantons catholiques. Plus importantes furent les lois somptuaires, l'absence de luxe ostentatoire, un certain égalitarisme dans les mœurs, exigé par les autorités ecclésiastiques.

Cette rigueur religieuse rendait possible une sorte d'épargne semi-forcée; ou pour dire les choses d'une autre manière la nécessité de l'épargne donnait à la religion sa coloration austère.

Le goût de l'épargne apparaît comme caractéristique des Suisses à l'ère précapitaliste déjà. Rappard le souligne fortement.

Ajoutons que l'instruction religieuse a, incontestablement, stimulé l'éducation populaire et que l'importance prise par l'école obligatoire a permis de réagir contre l'abus de l'exploitation infantine par les capitalistes.

On retrouve donc là des composantes originales, où se mêlent le sens de l'épargne, la religion et la qualification de la main-d'œuvre.

Nous n'avons fait, ici, qu'esquisser quelques dominantes de la Suisse précapitaliste. Mais elles ont en grande partie conditionné la suite.

B Capitalisme du XIX^e siècle

L'origine des grandes sociétés est à situer dans la seconde moitié du XIX^e. Certes en 1758 déjà, Johann Rudolf Geigy fonde à Bâle un comptoir de drogues et de bois tinctoriaux. Certes en 1802 déjà, Johann-Conrad Fisher crée une fonderie d'acier coulé et recevra, sa réputation étant internationale, la visite du tsar Alexandre I^{er}. Certes en 1834, déjà, Sulzer décide de construire une fonderie de fer, mais le grand démarrage eut lieu après 1850.

Quelles caractéristiques faut-il toutefois relever d'emblée ?

Famille et autofinancement

Les entreprises suisses ont conservé un caractère familial très accusé. Il est sensible même dans ce dernier tiers du XX^e siècle. Landis et Gyr appartient aux descendants de Charles H. Gyr, soit Andreas Brunner Gyr D^r jur., G. Straub Gyr, ing. E.T.H., Frau D.F. Gyr, Frau S. Mijnsen-Gyr.

Heberlein est encore une entreprise familiale; Bührle appartient totalement à Dieter Bührle et à sa sœur, etc. Mais le plus beau record généalogique est celui de la famille Sulzer; nous ne résistons pas au plaisir d'en montrer la continuité.

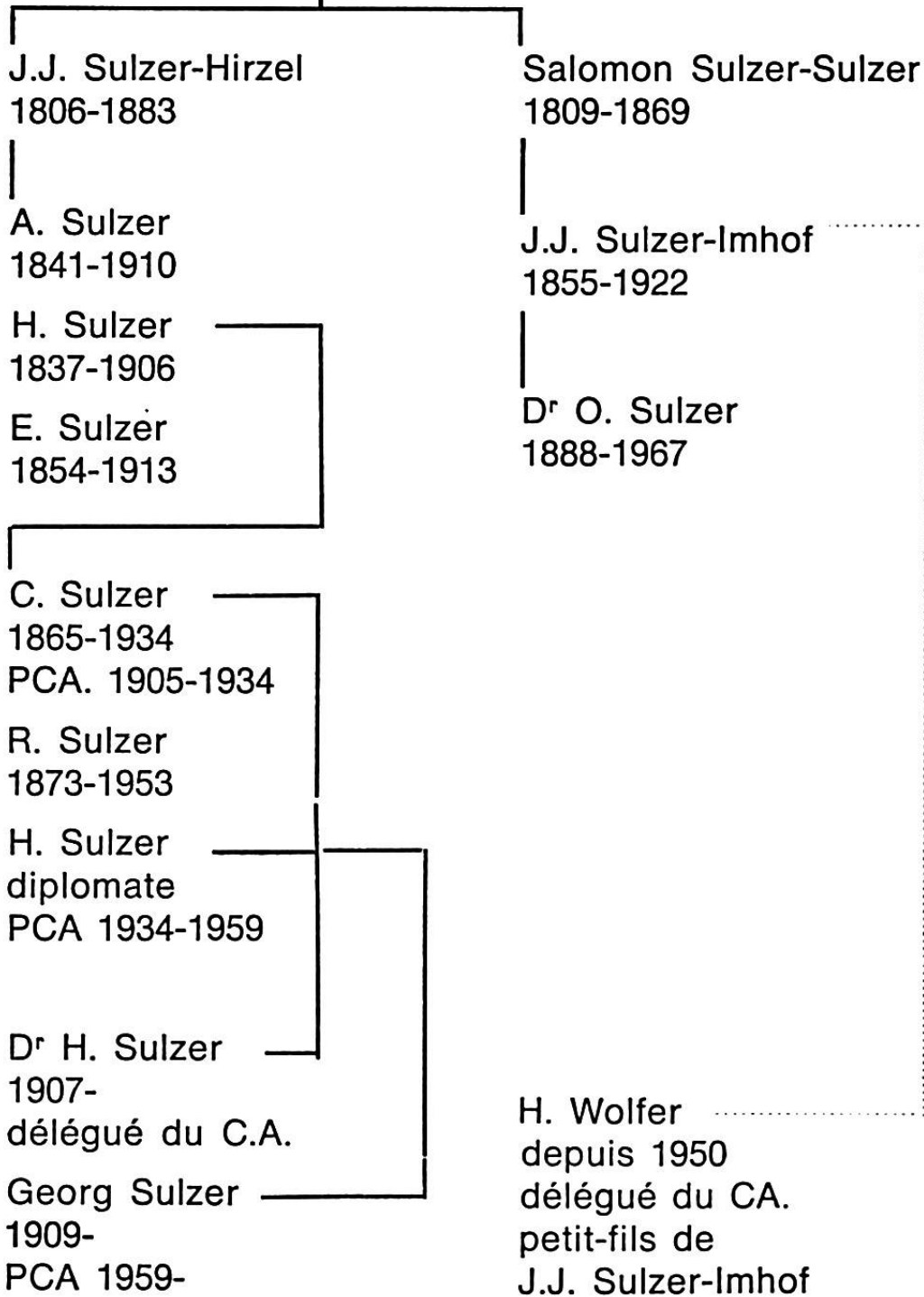
(Voir ci-contre page 10).

Le caractère familial d'une entreprise coïncide presque toujours avec un haut degré d'autofinancement.

Chez Bührle, un million de bénéfice net pour 841 millions de chiffre d'affaires mais combien de bénéfice brut ? Une société purement familiale comme Giovanola à Monthey ne distribue presque

Salomon Sulzer
1751-1807

Johann J. Sulzer-Neuffert
1782-1853



PCA = Président du conseil d'administration.

aucun dividende puisque le capital social dépasse de peu les 50 000 francs du minimum légal; en revanche tenants et aboutissants sont tous engagés dans l'entreprise. Certes, on peut distribuer de gros dividendes sur un petit capital! Voyez Hoffmann-La Roche. Toutefois dans ce cas l'autofinancement est considérable.

Même lorsque les gros actionnaires n'alimentent plus la société en personnel dirigeant, l'autofinancement est de règle; l'actionnaire conserve en portefeuille ses actions — le marché boursier est d'ailleurs étroit, et les titres très chers, car la pratique du split est peu pratiquée en Suisse — les actions font partie de son patrimoine; en revanche, il bénéficie pleinement de son droit de souscription d'actions nouvelles. En Suisse, l'agio est peu élevé; les émissions de ces dernières années l'ont été à un prix de 150 à 300 % pour les grandes sociétés. C'est très en dessous de la valeur boursière.

Sur les vingt industries classées par l'UBS, plus de la moitié, onze au moins, ont conservé au niveau du personnel dirigeant ou de l'actionnariat un caractère familial. Ce trait se retrouve dans un certain « nationalisme » du capitalisme suisse: importance des actions nominatives, crainte d'être racheté par des géants étrangers.

L'apport étranger

La Suisse, dès l'Ancien Régime, a bénéficié comme la Hollande, de l'immigration étrangère. Inutile de rappeler l'apport huguenot à la banque genevoise et bâloise.

Nestlé, pharmacien de Vevey, était d'origine allemande, comme Heberlein, comme Bührle père. Clavel, teinturier lyonnais qui tire la fuchsine du goudron de houille finit par vendre son usine à CIBA. Bally était le petit-fils d'un maçon autrichien, Brown, d'origine anglaise, Boveri, d'origine allemande. Alusuisse engagea le chimiste français Hérault qui avait découvert un procédé de fabrica-

tion de l'aluminium. C'est Diesel qui fit le succès de Sulzer.

Presque la moitié des grandes entreprises suisses actuelles ont bénéficié de manière très directe d'une force étrangère. C'est certainement une proportion supérieure à celle des autres Etats (USA exceptés). A ne pas oublier à l'heure de la xénophobie !

L'expansion hors des frontières

Une autre caractéristique du développement industriel suisse est la volonté, dès les premiers succès, de sauter la frontière. Il est court le temps qui sépare le démarrage sur sol helvétique et la fondation de la première filiale. Certes l'exiguïté du territoire facilita l'opération.

Mais il faut relever que le compartimentage helvétique hérité de l'Ancien Régime avait donné aux industriels l'habitude de chercher un marché extérieur hors de Suisse. Bel exemple où un défaut, le cloisonnement douanier des cantons suisses, a développé des vertus positives. L'expansion européenne s'affirma vraiment à la fin du siècle; les grandes sociétés actuelles étaient avant 1914 déjà à dimension européenne, sans compter leur implantation à New York.

Quelques illustrations. En 1885, nouvel essor de la maison Geigy; en 1888, implantation à Moscou; en 1898 usine sur territoire allemand à Grenzach; en 1903, New York.

Hoffmann-La Roche est créé en 1894; deux ans plus tard est fondée une filiale en Allemagne; quelques années encore et l'entreprise est installée à Paris, New York, Londres, Saint-Pétersbourg.

Cette volonté de prendre pied sur de nouveaux marchés est manifeste aujourd'hui encore. Oursina vise le marché d'Extrême-Orient ou l'Australie. Alusuisse investit à très grande échelle en Australie.

Aujourd'hui, l'expansion internationale donne des chiffres extraordinaires si on la juge d'après les effectifs travaillant en Suisse et à l'étranger.

Entreprises	Nombre d'employés en Suisse	Nombre d'employés à l'étranger
Geigy	6 700	17 300
Hoffmann	4 000	20 000
Ciba	11 000	19 000
Sandoz	8 800	24 000
Nestlé	3 000	87 000
Oursina	1 000	8 300
Alusuisse	3 600	23 800
G + F	5 500	7 000
Brown Boveri	16 400	68 000
		(dont 38 000 à BBC Mannheim)

Ces chiffres sont donnés avec une marge d'approximation, mais ils indiquent un rapport exact.

Le drainage de l'épargne

Le démarrage industriel fut lent, malgré tout, dans la première moitié du siècle. La fonderie Sulzer est créée en 1834. En 1845, elle compte 70 ouvriers. Le record est, à cette date, détenu par Escher Wyss avec 1000 ouvriers. Le développement de l'industrie des machines révèle bien le progrès même des commandes de capital constant, donc du capitalisme. Mais l'explosion véritable date de 1880, environ.

Auparavant, grâce à la forte stimulation qu'apporte, dès 1850, le marché suisse de libre-échange et la construction des chemins de fer, la Suisse passe à l'ère capitaliste. Pour cela, il a été nécessaire de drainer ces réserves latentes que le surtravail et l'épargne avaient permis de constituer.

Nous reprendrons, dans notre cahier II, plus en détail, l'histoire des banques. Mais nous en détachons le fait suivant. En 1856, fondation du Crédit Suisse : 9000 actions offertes en souscription, 436 539 souscrites en trois jours. Pour la Banque de Winterthour : 7500 actions offertes, 347 842 souscrites (il s'agit de la future UBS). En revanche, mais

c'est aussi une preuve, la SBS en 1872 sera constituée par huit banquiers privés bâlois; ils apporteront l'essentiel du capital de fondation de 30 millions.

Les banques commerciales sont d'ailleurs venues se surajouter à un réseau très serré de banques privées, de caisses d'épargne. Ici il faudrait pouvoir pousser plus loin l'analyse; mais sont à retenir trois données.

Aujourd'hui encore, la Suisse a le réseau de points bancaires le plus serré du monde (4290 comptoirs de banques); le record des carnets d'épargne : plus d'un par habitant : 7 758 714 (en 1967). On compte, à cette date, 1612 banques. Et pourtant le développement des grandes banques s'est fait par la reprise systématique des banques régionales. L'histoire de l'UBS est de ce point de vue édifiante. En 1916, elle ouvrait une succursale à Lausanne par la reprise des banques Masson et Cuénod, en 1919 vient le tour du Crédit argovien, en 1920 à Genève par la reprise de l'Unionbank, en 1920 au Tessin par le rachat du réseau d'agences de la Banca Svizzera-Americana, etc. On sait que cette pratique n'est pas abandonnée et qu'elle a connu en 1969 un épisode en Gruyère.

Ainsi s'est développé lentement un processus de concentration, drainant vers ces activités commerciales les réserves d'épargne importantes de la nation. Le dernier fait à signaler, caractéristique de la Suisse, est l'importance des emprunts hypothécaires. La dette, par tête d'habitant, représente un record, encore un : plus de 10 000 fr. par habitant. On sait en effet que, dans beaucoup de cantons on n'exige pas d'amortissements du prêt consenti en premier rang. Les intérêts de cette dette énorme représentent donc une considérable épargne forcée. Mais l'épargne volontaire, symétriquement, est tout aussi élevée. Le drainage des réserves latentes a, réellement, été exceptionnel. Cette évolution se poursuit. Désormais les grandes banques elles-mêmes pratiquent le placement hypothécaire. Pour

trois banques commerciales, dont le siège est à Zürich, ces placements ont passé de 210 en 1967 à 1579 millions en 1968.

A ces remarques, il faudrait ajouter un essai qui porte sur l'exceptionnel développement des assurances; nous y consacrerons une étude dans notre cahier II.

Electricité

Autre recherche qu'il serait nécessaire de pousser : l'importance pour les grandes entreprises de la métallurgie de la vente d'électricité. Ce secteur a été partiellement, donc insuffisamment communalisé ou cantonalisé; la part des privés demeure importante. Il est prélevé, là, d'importantes ressources pour leur financement.

L'industrie électro-mécanique a financé en partie elle-même l'équipement hydro-électrique de la Suisse, de quelques pays européens (France, Italie, Espagne, Pologne, etc.) et d'outre-mer (Argentine, Pérou). Les risques étaient grands (l'électricité n'a détrôné l'acétylène qu'en 1905-1906) et les banques réticentes. La réussite a permis de prélever d'importants bénéfices, des impôts de consommation privés. C'est ainsi que

- Brown-Boveri a fondé Motor en 1891. Cette société s'est intéressée par la suite à l'Argentine, au Pérou, etc.
- L'Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft (AEG) paraît avoir contrôlé l'Electrobanque peu après sa fondation en 1895. Aujourd'hui le Crédit Suisse semble dominer Elektrowatt, ce que le rachat d'actions va rendre évident.

Ces deux holdings contrôlent deux importantes sociétés d'électricité (production d'énergie de base et transport).

1. Motor-Columbus, participation à ATEL qui assure le transport d'énergie à travers les Alpes (Gothard).

2. Electrowatt, participation à ELECTRICITÉ DE LAUFENBOURG, « plaque tournante électrique » principale de la Suisse.

Electrowatt possède le 40 % du capital des CKW; Motor-Columbus, le 10 %.

L'équipement des centrales hydro-électriques suisses a laissé d'appréciables bénéfices aux constructeurs (cartellisés !) ce qui leur permettait de « limer » leur prix à l'exportation.

A l'avenir, ce ne sera plus le cas puisque l'équipement du pays touche à sa fin; d'où la diversification des activités et l'importance prise par les bureaux d'ingénieurs-conseils !

C. Etapes

Le premier bond en avant se situe entre 1880 et 1914. C'est le stade de l'expansion européenne. De 1885 à 1910, l'indice en valeur réelle du produit national (1958 = 100) passe de 17 à 43; par tête d'habitant, il saute de 31 à 59. Durant ce même laps de temps, Zurich, cinquième ville de Suisse, après Lausanne, enfle de 25 000 habitants à 200 000, pour l'ensemble de l'agglomération.

Il semble que l'économie suisse a bénéficié exceptionnellement, à cette époque, du dynamisme industriel allemand, de même que la France amoureuse de dentelles et de cotonnades avait été sous l'Ancien Régime son meilleur client. On retrouve l'apport des capitaux allemands pour la construction du Gothard, c'est un fait d'histoire, mais aussi de la constitution de la SBS ou d'Alusuisse.

La guerre de 1914-1918 a profité de ce point de vue-là au capitalisme suisse. Non seulement, les charges de la mobilisation furent reportés abusivement sur la population, alors que des privilégiés s'enrichissaient; mais l'effondrement militaire de

l'Allemagne, puis le krach monétaire de 1924 permirent à plusieurs industries (cf. notamment Alusuisse et les chimiques) de se renforcer ou de gagner leur autonomie. (A rechercher de manière plus approfondie comment nous avons bénéficié de la locomotive allemande et du décrochement allemand.)

De 1921 à 1939

La crise de 1921-1922 apparaît, à l'examen des comptes de chaque société, avoir été d'une considérable gravité; elle exigea de nombreux assainissements; celui de Nestlé fut, peut-être, le plus spectaculaire. En trente ans, l'indice du produit national, en prix constants, n'a passé que de 43 (en 1910) à 57 (en 1939), alors qu'il a triplé entre 1945 et 1968. 172 en 1968.

Entre les deux guerres, l'industrie suisse était constituée; une grande partie de la population était urbanisée, nous subissions donc sans repliement campagne possible la concurrence étrangère. Temps exceptionnellement durs.

La consolidation des entreprises dominantes se poursuivit néanmoins, si bien que la crise de 1933 n'ébranle aucune des grandes sociétés suisses. La technologie suisse affirme au contraire son importance : 1939, Paul Müller, qui travaille chez Geigy, met au point le DDT. En 1931, R.H. Kägi découvre les fibres Helanca; en 1937, les laboratoires Nestlé créent un café soluble, qui conserve à coup d'hydrates de carbone un arôme de café, etc.

Dès 1950

Après-guerre, c'est une sortie d'explosion. En 1953, BBC atteint son premier milliard de chiffre d'affaires. Il fête le second en 1960, le troisième en 1966, le quatrième en 1968-1969.

Nestlé : 1955, 3 milliards; 1964, 6 milliards; 1968, 8 milliards. Après deux cents ans, Geigy atteint son

premier milliard en 1962, mais il lui suffit de cinq ans pour conquérir le second.

Dès 1960, le bond bancaire est plus formidable encore. Un seul exemple : en 1968, la somme du bilan de l'Union de Banques suisses a augmenté de 46,8 % !

Têtes de chapitres

L'analyse de cette situation sera l'objet même de l'essai qui introduira le cahier II. Toutefois, il faut dès maintenant donner quelques têtes de chapitre. L'accumulation du capital a continué pour une part à se faire selon des formes traditionnelles.

Tout d'abord, économie sur les frais de reproduction de la main-d'œuvre. Les 750 000 travailleurs « importés » en Suisse sont autant d'hommes et de femmes qui sont venus chez nous prêts « à l'emploi » et dont nous n'avons pas eu à payer, ni sur le plan privé ni sur le plan collectif, les frais d'entretien et d'éducation.

Cette ressource désormais est tarie. En revanche, apparaissent aujourd'hui et à retardement les frais qu'entraîne l'intégration de ces travailleurs et un normal équilibre entre la population active et non active.

D'où la nécessité pour le capitalisme suisse de transférer une part toujours plus importante de la production à l'étranger, c'est-à-dire de faire supporter à d'autres nations les coûts de reproduction de la main-d'œuvre.

Tentative traditionnelle encore que celle qui cherche à se soustraire en partie aux frais de l'équipement collectif du pays. On sait quels sont pour les holdings les privilèges fiscaux, remarquables en Suisse. Ils ont eu cette conséquence, après avoir été décidés pour un usage national d'attirer une foule de sociétés étrangères. L'afflux a certes compensé partiellement le manque à gagner sur les sociétés indigènes, mais il a du même coup donné un aspect

particulier à la Suisse, liée désormais pour sa prospérité au capitalisme financier international.

La concentration des entreprises a continué à s'accélérer. Désormais elles ont des dimensions telles qu'aucune nouvelle société n'a des chances de venir rapidement s'intercaler dans le peloton de tête. La spécialisation se poursuit avec de nouvelles formes de collaboration; la plus récente, c'est la liaison chimie et métallurgie (électronique, instruments de physique, etc...).

Les grandes sociétés ont acquis leur autonomie à l'égard des banques; mais ces dernières étendent de plus en plus leur emprise sur les petites et moyennes entreprises; d'une part, elles continuent à drainer les réserves latentes du pays (rachats de petites banques, activité dans le petit crédit ou le placement hypothécaire), d'autre part elles s'assurent le contrôle de secteurs importants (cf. le rachat ou le contrôle de Jelmoli, Usego, Naville, Indelec, etc...).

Le capitalisme suisse semble donc entrer dans une phase nouvelle: les grandes sociétés deviennent des entreprises multinationales, répartissant les moindres frais à l'échelle du monde, mais gardant des états-majors suisses importants; d'autre part, à l'intérieur du pays, les grands de la finance encadrent toujours plus étroitement la vie économique. L'accumulation primitive est désormais achevée totalement.

Depuis 1960 a commencé quelque chose d'entièrement nouveau. Le pays a changé dans ses profondeurs. Mais on s'illusionne encore; comme les vedettes qui ont vieilli, nous laissons publier une photographie d'il y a quinze ans.

